

PRATIQUES POLITIQUES DU MYTHE.

LA REPRÉSENTATION OFFICIELLE DU FAIT COLONIAL BELGE AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES ET INTERNATIONALES EN BELGIQUE (1897-1958)

Thèse pour le doctorat en Science politique, soutenue publiquement le 11 décembre 2006 à l'Université Montesquieu – Bordeaux IV, mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité

MEMBRES DU JURY :

- M. Philippe BRAUD,
Professeur des Universités, Institut d'Études Politiques de Paris (rapporteur)
- M. Yves DÉLOYE,
Professeur des Universités, Université Paris I – Panthéon-Sorbonne (rapporteur)
- M. Vincent FOUCHER,
Chargé de recherche, CNRS (CEAN, Institut d'Études Politiques de Bordeaux)
- M. René OTAYEK,
Directeur de recherche, CNRS (CEAN, Institut d'Études Politiques de Bordeaux)
- M. Daniel-Louis SEILER,
Professeur des Universités, Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence (directeur de thèse)

RÉSUMÉ

Le projet initial qui a guidé la réalisation de ce travail consistait à envisager la manière dont le fait colonial a pu être appréhendé sur un mode imaginaire en Belgique au cours de la période où il constituait une réalité politique. Il s'agissait, de façon encore indéterminée, de faire des représentations coloniales un champ d'investigation du rôle fondamental que revêtent l'imaginaire et le symbolique dans le domaine politique. La lecture, dans cette perspective, de travaux sur l'« imaginaire colonial » inscrits dans la mouvance des *postcolonial studies* a été génératrice de certaines insatisfactions, qui ont donné naissance aux choix méthodologiques ayant guidé notre approche.

La résolution de recourir à la notion de mythe plutôt qu'à celle d'imaginaire politique, tout d'abord, et avec elle à la littérature anthropologique et sociologique constituée sur cet objet, a paru constituer un garde-fou salvateur contre une tendance à des considérations brumeuses sur les images du colonisé qui avaient cours en métropole. Le principe d'une étude diachronique, ensuite, envisageant les représentations de la colonisation sur l'ensemble de la période coloniale, et demeurant attentive à leurs permanences et leurs continuités autant qu'à leurs évolutions et transformations, a semblé préférable au postulat d'une construction univoque et immuable des images de l'espace colonisé. La volonté d'appréhender la mythologie coloniale d'une manière incarnée, enfin, plutôt que comme un ensemble vague de modes de représentations multiformes, aux statuts très variés, formant par la seule présomption du chercheur un imaginaire prétendument cohérent, nous a dans le même temps poussée à nous intéresser à un type particulier de figuration de la colonisation, qui pouvait être cerné pour sa part de manière autonome et renvoyait à une situation de diffusion bien identifiée.

C'est ainsi que s'est imposé le choix d'étudier les sections coloniales des expositions universelles et internationales, lieu majeur de popularisation de l'entreprise outre-mer. Par la manière dont elles mettaient en contact des émetteurs et des récepteurs d'une telle évocation de la colonisation (des organisateurs officiels et des visiteurs, groupes renvoyant plus généralement, comme on s'est attaché à l'élucider, aux catégories de membres du pouvoir et de citoyens), elles offraient la chance de cerner un processus de communication de matériau mythique en action et d'interroger son efficace sociale (en termes de légitimation du fait colonial et du pouvoir), plutôt que d'appréhender de manière abstraite la prégnance de certaines représentations de la colonisation en Belgique. Par leur prétention à l'exhaustivité dans le traitement du fait colonial, elles permettaient de saisir l'« offre » de représentations mythique dans l'une de ses formes les plus achevées. Par la dimension de récit symbolique incarnée par le parcours physique de la visite, elles autorisaient à reconstituer un véritable déroulement narratif mythique. L'ensemble des sections coloniales belges qui ont été mises en scène sur le sol national entre 1897 et la fin de la période coloniale (Bruxelles-Tervueren 1897, Liège 1905, Bruxelles-Tervueren 1910, Gand 1913, Anvers 1930, Bruxelles 1935, Bruxelles 1958) ont alors été étudiées, ainsi que leur analogue à l'exposition internationale coloniale de Paris en 1931, incluse dans le corpus en raison de la dimension imposante de la participation coloniale belge et du succès qu'elle a connu auprès des visiteurs belges.

Chacune de ces expositions a donné lieu à la réunion et à l'analyse d'un matériau empirique riche et diversifié (publications officielles, archives des services du ministère des Colonies chargés du montage des sections coloniales, études de seconde main contemporaines et postérieures sur les manifestations, traitement par la presse belge généraliste francophone ainsi que par certaines revues de vulgarisation coloniale). Dans le même temps, la notion de mythe politique ne nous fournissant pas de méthode empirique éprouvée pour cerner notre objet, il nous a aussi fallu construire cette technique d'investigation. Le caractère foisonnant et hétérogène de la littérature théorique relative au phénomène mythique (aussi bien en anthropologie qu'en sciences sociales) n'y prédisposait pas. Le but de ce travail, en ce sens, autant que d'interroger la manière dont le fait colonial a pu être donné à voir et saisi sur le mode mythique en Belgique, a été de construire un cadre général et une méthode d'appréhension du mythe politique en tant qu'objet de recherche de la science politique.

Ce cheminement de réflexion conjointement théorique, méthodologique et empirique a permis de constater que les sections coloniales belges ont bien mis en scène une narration symbolique assimilable par de nombreux aspects à un matériau mythique, qui servait la légitimation du fait colonial et du pouvoir belge, et qui a connu, sur la base d'un trame commune, de manifestes métamorphoses au cours de la période coloniale. Une fois ce récit replacé dans une perspective dynamique, l'analyse de la situation de communication particulière que constituent les expositions a mené à envisager la complexité du mode de diffusion de la « mythologie » légitimatrice, en montrant qu'il apparaissait difficile en réalité de mettre en évidence un rapport d'injonction entre un pouvoir émetteur et des citoyens récepteurs de représentations particulières du fait colonial. Si cette réception n'a pas été facile à révéler empiriquement, certains indices montrent en effet que des résistances au récit officiel ont pu avoir lieu au sein de la population belge. Surtout, notre recherche a permis de relativiser la dimension instrumentale du mythe pour le pouvoir. Elle a établi, d'une part, que ses détenteurs pouvaient être pour partie le jeu de cette grille de lecture. Elle a montré, d'autre part, que les transformations symboliques subies par le récit mythologique ne relevaient pas nécessairement d'une manipulation réflexive en vue de la légitimation. Au surplus, les formes d'instrumentalisation du récit qui ont malgré tout été mises en évidence semblent souvent

avoir eu moins pour but d'imposer certaines représentations du fait colonial et du pouvoir aux assujettis que pour enjeu des luttes symboliques internes à la sphère du pouvoir.

La présentation des résultats de cette recherche suit deux étapes, correspondant à la mise en évidence du matériau mythique étudié (1^{ère} partie) puis à l'interprétation du sens qu'a pu revêtir sa pratique pour les acteurs (2^{nde} partie). Au préalable, un chapitre liminaire s'attache, au moyen d'une réflexion théorique sur le mythe politique, à mettre en place une méthode d'exploration empirique de cet objet. Il permet de retracer le cheminement progressif qui a mené à fonder l'analyse sur l'étude des sections coloniales.

Dans la première partie de notre travail, l'étude de la narration symbolique déployée par chacune des sections coloniales organisées en Belgique (chapitres 1 et 2) permet de mettre en évidence l'existence de variations patentes à l'œuvre dans la figuration officielle du fait colonial au cours du temps, en même temps que de modes de structuration pérennes de cette représentation, qui apparaissent transcender pour une part ces mutations historiques (chapitre 3). Les unes comme les autres permettent de constater que l'évocation du Congo ainsi appréhendée est loin de revêtir la dimension univoque et lisse que l'on prête souvent à l'« imaginaire colonial », mais se trouve impulser des significations symboliques complexes et parfois contradictoires, qui vont au surplus s'empilant dans le temps. Trois grandes périodes se sont plus généralement dessinées. La première, qui regroupe les expositions préalables à la Première Guerre mondiale, se caractérise par la prééminence d'un discours symbolique sur les promesses économiques de la colonie, qui constituent le motif principal du récit mythique. Au cours des années 1930, ensuite, se dégage une réorientation vers la présentation à un titre aussi important des bienfaits apportés en contrepartie au Congo, ainsi qu'un ancrage très perceptible du fait colonial au fait national, sous une forme nouvellement insistante. Le récit de la colonisation, de manière frappante, devient ainsi l'occasion d'exalter la dynastie belge, les glorieux faits d'armes nationaux en Afrique, et les vertus du peuple belge – qualités de réalisme et d'opiniâtreté qui permettraient au petit pays de réaliser de grands desseins en Afrique. L'exposition de 1958, enfin – qui précède de quelques mois une promesse d'indépendance de la colonie que la Belgique n'avait aucunement anticipée –, présente de nombreux aspects singuliers au regard de ses devancières et se trouve articulée à une symbolique renvoyant de manière omniprésente à la concorde entre Belges et Congolais, à l'œuvre et à venir dans la colonie. L'investissement aussi bien cognitif qu'affectif suscité par les objets déployés apparaît aller se renforçant au fil des éditions qui se succèdent.

L'approche dynamique de l'objet adoptée dans la seconde partie permet d'offrir une interprétation à ces évolutions. Si la tentation est forte d'y voir des transformations conscientes ressortissant à l'ordre de l'instrumentalisation légitimatrice de la part des détenteurs du pouvoir – dont les organisateurs officiels des expositions apparaissent comme les représentants – (chapitre 4), on a pu mettre en évidence que la réalité du déploiement symbolique des objets s'avérait aussi plus nuancée (chapitre 5). Au travers des sections coloniales, le pouvoir se donne comme possesseur d'un savoir ésotérique sur le Congo et son mystère, qui tend à être ainsi posé au principe de la domination, et à la légitimer. Il se fait aussi pédagogue, et revendique une mission d'instruction sur le fait politique colonial au moyen d'efforts d'argumentation et de conviction et non de simple séduction – discours qui s'est renforcé dans les années 1930, suite à l'universalisation du suffrage, en même temps que s'intensifiait le travail de légitimation. Le registre identitaire est également mobilisé de manière croissante au cours du temps : le soutien à l'œuvre coloniale est présenté comme un devoir national, et inversement, la réussite affichée de la colonisation du Congo devient le ferment d'une valorisation de l'identité belge. Dans le même temps, ce travail de légitimation

n'était pas pour autant univoque. Les associations suscitées par les objets exposés n'étaient pas toujours pleinement maîtrisées. Par ailleurs, un certain nombre d'indices laissent penser que les organisateurs étaient partiellement le jeu des croyances véhiculées par la narration expositionnelle, qu'ils les tenaient parfois eux aussi sûrement pour des savoirs, plus qu'ils ne les camouflaient sous une apparence consciemment fallacieuse. Les membres du pouvoir, en somme, ont à notre avis *cru* pour une part au mythe qu'ils mettaient en scène. Aussi ces agents ont-ils été considérés comme des transmetteurs du mythe plutôt que comme ses émetteurs au sens propre.

L'analyse de nos sources a donc révélé la nécessité d'envisager attentivement la question de l'intentionnalité symbolique déployée dans la narration expositionnelle de la mythologie coloniale. Elle a par ailleurs offert la possibilité de constater que les enjeux de la manipulation du récit mythique, ou en tout cas de la maîtrise de son économie générale, pouvaient moins résider dans la légitimation du pouvoir auprès des assujettis que dans des luttes symboliques internes à la sphère même du pouvoir pour défendre la prééminence de chacun des groupes concurrents qui la composaient. En l'espèce, on a pu mettre en évidence une joute entre différentes Directions générales du Ministère des Colonies, ayant pour visée la revalorisation, au sein du récit mis en scène par les sections, des pouvoirs régaliens de l'Etat colonial face au champ économique de ses activités. Là encore, une analyse précise des sources plutôt qu'un regard surplombant sur les représentations produites permet donc de gagner en raffinement dans l'analyse. On se rend ainsi compte que, loin de constituer une entité homogène, élaborant une narration unanimement approuvée, la catégorie du « pouvoir exposant » était parcourue de lignes de tensions, dont le récit mythologique était finalement le fruit.

Le regard enfin porté sur le groupe à destination duquel était transmise la mythologie expositionnelle (chapitre 6) a lui aussi confirmé l'intérêt d'une approche rejetant tout schématisme au profit d'une analyse respectueuse des sources disponibles. Il a en l'occurrence révélé la complexité que peut présenter une appréhension tangible de l'incorporation par les visiteurs (et plus largement par la population belge) de la grille de lecture mythique officielle de la réalité coloniale ainsi que des croyances dont elle était porteuse au sujet de l'ordre politique belge. Cette incorporation, en effet, ne saurait être automatiquement inférée du fait que les individus se sont vus exposés au récit mythique. Certains indices néanmoins, complétés par d'utiles enseignements théoriques, ont autorisé à envisager que les Belges avaient bien pu s'approprier certains cadres de la narration mythologique officielle pour saisir la réalité politique et coloniale. La réflexion a permis d'établir là encore qu'une lecture univoque était sûrement dommageable. Elle a montré que des croyances en apparence discordantes avaient sûrement pu être portées par les mêmes individus et mobilisées de façon différentielle suivant les situations auxquelles ils étaient confrontés. Ces croyances auraient simplement ressorti pour eux, selon l'expression de Paul Veyne, à des « régimes de vérité » spécifiques, aucunement concurrents, ni substitutifs, mais plutôt complémentaires – qui par exemple permettaient de croire en 1958 à la fraternité belgo-congolaise et à la pérennité du fait colonial au Congo, tout en ayant par ailleurs pleinement conscience du délitement généralisé du monde colonial.

La recherche, au final, montre les difficultés à établir empiriquement la portée de l'exposition des Belges à un matériau mythique relatif au fait colonial. Elle insiste sur la nécessité d'envisager avec circonspection et nuance le principe du développement d'une « culture coloniale » en métropole. Elle s'articule davantage à la question de « l'offre » de représentation mythique qu'à celle de ses effets en termes de perception de la réalité

coloniale, et permet d'en explorer de manière concrète la structure et la trajectoire historique au cours de la période coloniale belge.